



Nous ne serons plus jamais seuls

de Yann Gonzalez

“On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans”, écrivait Rimbaud en 1870. Plus d'un siècle plus tard, les adolescents ne le sont toujours pas. Ils sont même pires. Ils boivent, fument, dansent, le tout dans un tourbillon de sentiments perturbants et contradictoires. Ils vivent la vie plus fort, quitte à effleurer la mort. C'est à tout cela que touche *Nous ne serons plus jamais seuls*, de Yann Gonzalez, réalisé dans le cadre de la collection “Nos désirs” et présenté en compétition “fiction” au dernier festival Côté court de Pantin.

En seulement dix minutes et sans recours au dialogue, le réalisateur offre au spectateur une bouffée d'adolescence qui est de l'ordre de la sensation. Pour cela, il a notamment recours aux trucages : apparition/disparition ou plan stroboscopique. Même si les acteurs non professionnels (trouvés lors d'un casting à Nantes) peuvent avoir quelque chose d'agaçant, tant ils sont conformes aux stéréotypes des ados au look punk-rock vu partout, y compris dans les publicités, ils n'en sont pas moins bouleversants. Les filles notamment, lorsque leurs visages se crispent d'angoisse ou de douleur.

La trouvaille du film se situe dans l'utilisation d'une musique pour chacune des deux parties distinctes du film. D'abord la fête, avec un morceau (*Come See*, du groupe *Belong*) qui a des airs de battement de cœur ultrarapide. Malgré lui, le spectateur vibre alors au même rythme que les adolescents. Puis le silence : après l'euphorie vient l'effroi. “*Ne jamais crever*” inscrit sur un mur, un cri muet et un zoom avant vers cette inscription témoignent du trouble vécu par la blonde adolescente. Puis tout s'éclaire peu à peu. Et la musique fait son retour avec un morceau original composé par le frère du réalisateur, Anthony Gonzalez, plus connu sous le nom de M83, dont la ligne de basse, d'abord lente, s'accélère peu à peu, rappelant toujours les battements de cœur de la jeune fille au centre de l'écran. Cette accélération concorde avec une envolée vers les aigus, résolument lumineuse et porteuse d'espoir. Après les ténèbres, tout s'éclaire...

Cécile Guthleben

1 Cette informelle collection de courts métrages a été lancée par le cinéaste Cheng-Chui Kuo il y a près de trois ans. Celui-ci a proposé à quelques amis réalisateurs de signer un court métrage en Super 8 noir et blanc autour du thème du désir. *Son of a Gun* d'Antoine Barraud et Claire Doyon (2011) s'y inscrivaient. Un film de Caroline Deruas devrait suivre.

Nous ne serons plus jamais seuls, 2012, noir et blanc, 10 mn.

Réalisation et scénario : Yann Gonzalez. Image : Thomas Favel. Son : Damien Boitel, Xavier Thieulin. Montage : Thomas Marchand. Musique : Anthony Gonzalez. Interprétation : Claire Ballu, Megan Northam, Guilhem Logerot. Production : Sedna Films.

Sylvain Rivière

de Guillaume Bureau

On a déjà dit en ces pages tout le bien que laissent présager *L'homme du lac* et *MM Last Interview* (cf. *Bref* n° 93), les premières œuvres de Guillaume Bureau. *Sylvain Rivière* confirme toutes nos attentes : Bureau peut se voir aujourd'hui comme l'un des rares réalisateurs français (le seul ?) en ligne directe avec le génie de Jacques Rivette. Mais le jeune cinéaste ne copie pas le maître. Il prolonge singulièrement cet art du texte, de la mise en scène et du cadre, cette dialectique des jeux de rôles, ce cinéma solaire, du temps et de l'ardeur, hanté par les fantômes du passé, qui puise ses teintes dans les meilleurs tableaux de la littérature et des beaux-arts. *Sylvain Rivière* se termine par un écran noir sur lequel le personnage principal, très justement incarné par Ghislain de Fonclare, se présente. “*Je m'appelle Sylvain Rivière*”, dit-il. Ce que souligne ce final, c'est que *Sylvain Rivière* est un film sur les noms brouillés et les identités croisées. Il ne s'agit pas de s'amuser à interpréter des rôles pour jouer mais de se laisser happer, hanter par eux, pour parvenir à dire qui on est.

Pour gagner un peu d'argent, Sylvain va remplacer un ami au musée et fait une rencontre décisive... Les noms, les vêtements, les courriers ne cessent de se mêler dans ce film, faisant du “facteur chance” un dénominateur commun, parfois ludique et amusant car source inépuisable de malentendus tantôt comiques, tantôt plus graves et maladifs. Pouvoir dire son nom s'avère pour les deux protagonistes principaux, Sylvain et Christine, le résultat d'un long et douloureux processus, celui d'une lecture du monde (reconnaître que l'on a l'Amour entre les mains n'est pas facile), d'un déchiffrement de soi (parler avec les mots des autres, accepter de s'approprier ce qui est étranger) et d'un décryptage des signes. Car, en la matière, la confusion règne. Entre fable et conte, drame et comédie, hyper économe dans sa mise en scène, Bureau pratique moins un cinéma du hasard qu'un cinéma de la révélation et de l'inattendu. Celle qui chante l'amour lyrique ne rencontre que des hommes à femmes et celle qui avait imaginé son Don Juan dans un corps générique (Léopold/Arthur porté par Guillaume Verdier, parfait dans le rôle du sale type) va comprendre qu'il se cache dans un autre corps. En prononçant son nom dans le noir, Sylvain Rivière révèle sa présence au monde. Tant qu'il était visible, il ne savait pas qui il était ; rendu invisible, il connaît enfin sa vraie voie.

Donald James



Sylvain Rivière, 2011, couleur, 22 mn.

Réalisation et scénario : Guillaume Bureau. Image : Nicolas Desaintquentin. Son : Laurent Benaïm, Josefina Rodriguez et Emmanuel Croset. Montage : Alexandra Mélot. Interprétation : Ghislain de Fonclare, Laure Wolf, Florence Loiret Caille, Guillaume Verdier, Jean-Claude Deret. Production : Local Films.